

main de ces fiers à bras. On les comble, et, au point du jour, le commandant d'artillerie les conduit sur la plage, et met quelques pièces à leur disposition. Etonnés de se trouver à découvert depuis les pieds jusqu'à la tête, ils demandent s'il n'y aura pas quelque abri, quelque bout d'épaulement. On leur répond que c'était bon autrefois, que ce n'est plus la mode, que le patriotisme a rayé tout cela. Mais, pendant le colloque, une frégate anglaise vient à lâcher une bordée, et tous les bravaches de s'enfuir. Alors ce ne fut plus qu'un cri dans le camp; les uns disparurent, le reste se fonda modestement dans les derniers rangs.

Tout alors n'était que désordre, anarchie. « Le faiseur du général en chef, » qui avait trouvé le secret de nous déplaire extrêmement, disait Napoléon, » faisait fort l'entendu, et tracassait sans » cesse les artilleurs dans leurs parcs et » leurs batteries. On imagine gaîment de » s'en délivrer; on le tourne en ridicule, » on s'excite, on se monte la tête; tout » à coup il paraît avec sa confiance ordi- » naire, tranchant, ordonnant, furetant; » on lui répond mal, on lui tend quelque

» piège, on se prend de bec; l'orage se » grossit, la tempête éclate; de toutes » parts on crie à l'aristocrate, on le me- » nace de la lanterne, et mon homme » de piquer des deux; il ne reparut onc- » ques depuis. »

Le commandant d'artillerie était à tout et partout. Son activité, son caractère, lui avaient créé une influence positive sur le reste de l'armée. Toutes les fois que l'ennemi tentait quelques sorties, ou forçait les assiégeans à quelques mouvemens rapides et inopinés, les chefs des colonnes et des détachemens n'avaient tous qu'une même parole: « Courez au » commandant de l'artillerie, disait-on, » demandez-lui ce qu'il faut faire; il con- » naît mieux les localités que personne. » Et cela s'exécutait, sans qu'aucun s'en plaignît. Du reste, il ne s'épargnait point; il eut plusieurs chevaux tués sous lui, et reçut, d'un Anglais, un coup de baïonnette à la cuisse gauche; blessure grave qui le menaça quelques instans de l'amputation.

Étant un jour dans une batterie, où un des chargeurs est tué, il prend le re-fouloir, et charge lui-même dix à douze coups. A quelques jours de là, il se trouve

couvert d'une gale très-maligne; on cherche où elle peut avoir été attrapée; *Muiron*, son adjudant, découvre que le canonnier mort en était infecté. L'ardeur de la jeunesse, l'activité du service, font que le commandant d'artillerie se contente d'un léger traitement, et le mal disparut; mais le poison n'était que rentré, il affecta long-temps sa santé et faillit lui coûter la vie. De là, la maigreur, l'état chétif et débile, le teint maladif du général en chef de l'armée d'Italie et de l'armée d'Égypte.

Ce ne fut que beaucoup plus tard, aux Tuileries, après de nombreux vésicatoires sur la poitrine, que Corvisart le rendit tout à fait à la santé; alors aussi commença cet embonpoint qu'on lui a connu depuis.

Napoléon, de simple commandant de l'artillerie de l'armée de Toulon, eut pu en devenir le général en chef avant la fin du siège. Le jour même de l'attaque du Petit-Gibraltar, le général Dugommier, qui la retardait depuis quelques jours, voulait la retarder encore; sur les trois ou quatre heures après midi, les représentans envoyèrent chercher Napoléon; ils étaient mécontents de Dugom-

mier, surtout à cause de son nouveau délai, et voulant le destituer, ils offrirent le commandement au chef de l'artillerie, qui s'y refusa, et alla trouver son général, qu'il estimait et aimait, lui fit connaître ce dont il s'agissait, et le décida à l'attaque. Sur les huit ou neuf heures du soir, quand tout était en marche, au moment de l'exécution, les choses changèrent, les représentans interdisaient alors l'attaque; mais Dugommier, toujours poussé par le commandant d'artillerie, y persista: s'il n'eût pas réussi, il était perdu, sa tête tombait; tel était le train des affaires et la justice du temps.

Ce furent les notes que les comités de Paris trouvèrent au bureau de l'artillerie, sur le compte de Napoléon, qui firent jeter les yeux sur lui pour le siège de Toulon. On vient de voir que dès qu'il y parut, malgré son âge et l'infériorité de son grade, il y gouverna: ce fut le résultat naturel de l'ascendant, du savoir, de l'activité, de l'énergie, sur l'ignorance et la confusion du moment. Ce fut réellement lui qui prit Toulon, et pourtant il est à peine nommé dans les relations. Il tenait déjà cette ville, que dans l'armée on ne s'en doutait point encore:

après avoir enlevé le Petit-Gibraltar qui, pour lui, avait toujours été la clef et le terme de toute l'entreprise, il dit au vieux Dugommier, qui était accablé de fatigues: » Allez vous reposer; nous venons de prendre Toulon, vous pourrez y coucher après-demain. » Quand Dugommier vit la chose en effet accomplie, quand il récapitula que le jeune commandant d'artillerie lui avait toujours dit d'avance, à point nommé, ce qui arriverait, ce fut alors tout à fait de sa part de l'admiration et de l'enthousiasme; il il ne pouvait tarir sur son compte. Il est très-vrai, ainsi qu'on le trouve dans quelques pièces du temps, qu'il instruisit les comités de Paris qu'il avait avec lui un jeune homme auquel on devait une véritable attention, parce que, quelque côté qu'il adoptât, il était sûrement destiné à mettre un grand poids dans la balance. Dugommier, envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, voulut avoir avec lui le jeune commandant d'artillerie; mais il ne put l'obtenir; toutefois il en parlait sans cesse; et depuis, quand cette même armée, après la paix avec l'Espagne, fut envoyée pour renfort à celle d'Italie, qui reçut bientôt après Napo-

légion pour général en chef, celui-ci se trouva arriver au milieu d'officiers qui, d'après tout ce qu'ils avaient entendu dire à Dugommier, n'avaient plus assez d'yeux pour le considérer.

Quant à Napoléon, son succès de Toulon ne l'étonna pas trop; il en jouit, disait-il, avec une vive satisfaction, sans s'émerveiller. Il en fut de même l'année suivante à Saorgio, où ses opérations furent admirables: il y accomploit en peu de jours ce qu'on tentait vainement depuis deux ans. « Vendémiaire et même Montenotte, disait l'Empereur, ne me portèrent pas encore à me croire un homme supérieur; ce n'est qu'après Lodi qu'il me vint dans l'idée que je pourrais bien devenir, après tout, un acteur décisif sur notre scène politique. Alors naquit, continuait-il, la première étincelle de la haute ambition. » Toutefois il se rappelait qu'après Vendémiaire, commandant l'armée de l'intérieur, il donna, dès ce temps-là, un plan de campagne qui se terminait par la pacification sur la crête du *Simmering*; ce qu'il exécuta peu de temps après lui-même, à *Léoben*. Cette pièce pourrait se trouver

peut-être encore dans les archives des bureaux.

On sait quelle était la férocité du temps; elle s'était encore accrue sous les murs de Toulon, par l'agglomération de plus de deux cents députés des associations populaires voisines, qui y étaient accourus, et poussaient aux mesures les plus atroces; ce sont eux qu'il faut accuser des excès sanguinaires dont tous les militaires gémirent alors. Quand Napoléon fut devenu un grand personnage, la calomnie essaya d'en diriger l'odieuse sur sa personne: « ce serait se dégrader » que de chercher à y répondre, disait l'Empereur. » Et bien au contraire, l'ascendant que ses services lui avaient acquis dans l'armée, ainsi que dans le port et dans l'arsenal de Toulon, lui servirent, à quelque temps de là, à sauver des infortunés émigrés, du nombre desquels était la famille *Chabillant*, émigrés que la tempête ou les chances de la guerre avaient jetés sur la plage française; on voulait les mettre à mort sur ce que la loi était positive contre tout émigré qui reparaisait en France. Vainement, disaient-ils, pour leur défense, qu'ils y

étaient venus par accident, contre leur gré; qu'ils demandaient, pour toute grâce, qu'on les laissât s'en retourner; ils eussent péri, si, à ses risques et périls, le général de l'artillerie n'eût osé les sauver, en leur procurant des caissons ou un bateau couvert qu'il expédia au dehors, sous prétexte d'objets relatifs à son département. Plus tard, sous son règne, ces personnes ont eu la douceur de lui parler de leur reconnaissance, et de lui dire qu'ils conservaient précieusement l'ordre qui leur avait sauvé la vie*.

Dès que Napoléon se trouva à la tête de l'artillerie, à Toulon, il profita de la nécessité des circonstances pour faire rentrer au service un grand nombre de ses camarades que leur naissance ou leurs opinions politiques avaient d'abord éloignés. Il fit placer le colonel *Gassendi* à la tête de l'arsenal de Marseille; on connaît l'entêtement et la sévérité de celui-ci; ils le mirent souvent

* Ce fait vérifié auprès des personnes même qui en avaient été l'objet, s'est trouvé non-seulement de la dernière exactitude; mais a fourni encore des détails infiniment touchans que Napoléon semblait avoir oubliés, les ayant négligés dans ses conversations.

en péril, et il fallut plus d'une fois toute la célérité et les soins de Napoléon pour l'arracher à la rage des séditeux.

Napoléon, plus d'une fois, courut aussi lui-même des dangers de la part des bourreaux révolutionnaires : à chaque nouvelle batterie qu'il établissait, les nombreuses députations de patriotes qui se trouvaient au camp, sollicitaient l'honneur de lui donner leur nom; Napoléon en nomma une des *Patriotes du Midi*, c'en fut assez pour être dénoncé, accusé de fédéralisme, et, s'il eût été moins nécessaire, il aurait été arrêté, c'est-à-dire perdu. Du reste, les expressions manquent pour peindre le délire et les horreurs du temps : l'Empereur nous disait, par exemple, avoir été témoin alors, pendant son armement des côtes, à Marseille, de l'horrible condamnation du négociant *Hugues*, âgé de quatre-vingt-quatre ans, sourd et presque aveugle; il fut néanmoins accusé et trouvé coupable de conspiration par ses atroces bourreaux : son vrai crime était d'être riche de dix-huit millions; il le laissa lui-même entrevoir au tribunal, et offrit de les donner, pourvu qu'on lui laissât cinq cent mille francs dont il ne

jouirait pas, disait-il, long-temps; ce fut inutile, sa tête fut abattue. « *Alors vraiment à un tel spectacle*, disait l'Empereur, *je me crus à la fin du monde!* » Expression qui lui est familière pour des choses révoltantes, inconcevables, atroces; les représentans du peuple étaient les auteurs de ces atrocités.

L'Empereur rendait à Robespierre la justice de dire qu'il avait vu de longues lettres de lui à son frère, Robespierre jeune, alors représentant à l'armée du midi, où il combattait et désavouait avec chaleur ces excès, disant qu'ils déshonoraient la révolution, et la tueraient.

Napoléon, au siège de Toulon, s'attacha quelques personnes dont on a beaucoup parlé depuis. Il distingua, dans les derniers rangs de l'artillerie, un jeune officier qu'il eut d'abord beaucoup de peine à former; mais dont depuis il a tiré les plus grands services : c'était *Duroc*, qui, sous un extérieur peu brillant, possédait les qualités les plus solides et les plus utiles; aimant l'Empereur pour lui-même, dévoué pour le bien, sachant dire la vérité à propos. Il a été depuis duc de Frioul et Grand-Maréchal. Il avait mis le palais sur un pied admirable

et dans l'ordre le plus parfait. A sa mort, l'Empereur pensa qu'il avait fait une perte irréparable; et une foule de personnes l'ont pensé comme lui. L'Empereur me disait que Duroc seul avait eu son intimité, et possédé son entière confiance.

Lors de la construction d'une des premières batteries que Napoléon, à son arrivée à Toulon, ordonna contre les Anglais, il demanda sur le terrain un sergent ou caporal qui sût écrire. Quelqu'un sortit des rangs, et écrivit sous sa dictée, sur l'épaule même. La lettre à peine finie, un boulet la couvre de terre. « Bien, dit l'écrivain, je n'aurai pas besoin de sable. » Cette plaisanterie, le calme avec lequel elle fut dite, fixa l'attention de Napoléon, et fit la fortune du sergent : c'était *Junot*, depuis duc d'Abrantès, colonel-général des husards, commandant en Portugal, gouverneur-général en Illyrie, où il donna des signes d'une démence qui ne fit que s'accroître pendant son retour en France, durant lequel, s'étant mutilé lui-même d'une manière horrible, il périt bientôt victime d'excès qui avaient altéré sa santé et sa raison.

Napoléon, devenu général d'artillerie, commandant cette arme à l'armée d'Italie, y porta la supériorité et l'influence qu'il avait acquises si rapidement devant Toulon; toutefois, ce ne fut pas sans quelques traverses, ni même sans quelques dangers. Il fut mis en arrestation à Nice, quelques instans, par le représentant *Laporte*, devant lequel il ne voulait pas plier. Un autre représentant, dans une autre circonstance, le mit *hors la loi*, parce qu'il ne voulait pas le laisser disposer de tous ses chevaux d'artillerie pour courir la poste. Enfin un décret, non exécuté, le manda à la barre de la convention, pour avoir proposé quelques mesures militaires relatives aux fortifications à Marseille.

Dans cette armée, de Nice ou d'Italie, il enthousiasma fort le représentant *Robespierre le jeune*, auquel il donne des qualités bien différentes de celles de son frère, qu'il n'a du reste jamais vu. Ce Robespierre jeune, rappelé à Paris, quelque temps avant le neuf thermidor, par son frère, fit tout au monde pour décider Napoléon à le suivre. « Si je n'eusse » inflexiblement refusé, observait-il, sait-on où pouvait me conduire un premier

» pas, et quelles autres destinées m'at-
» tendaient? »

Il y avait aussi à l'armée de Nice un autre représentant assez insignifiant. Sa femme, extrêmement jolie, fort aimable, partageait, et parfois dirigeait sa mission; elle était de Versailles. Le ménage faisait le plus grand cas du général d'artillerie; il s'en était tout à fait enroulé, et le traitait au mieux sous tous les rapports. « Ce qui était un avantage immense, observait Napoléon; car, dans ce temps de l'absence des lois, ou de leur improvisation, disait-il, un représentant du peuple était une véritable puissance. » Celui-ci fut un de ceux qui, dans la Convention, contribuèrent le plus à faire jeter les yeux sur Napoléon, lors de la crise de Vendémiaire; ce qui n'était qu'une suite naturelle des hautes impressions que lui avaient laissées le caractère et la capacité du jeune général.

L'Empereur racontait que devenu souverain, il revit un jour la belle représentante de Nice, d'ancienne et douce connaissance. Elle était bien changée, à peine reconnaissable, veuve, et tombée dans une extrême misère. L'Empereur

se plut à faire tout ce qu'elle demanda; il réalisa, dit-il, tous ses rêves, et même au-delà. Bien qu'elle vécût à Versailles, elle avait été nombre d'années avant de pouvoir pénétrer jusqu'à lui. Lettres, pétitions, sollicitations de tous genres, tout avait été inutile; tant, disait l'Empereur, il est difficile d'arriver au souverain, lors même qu'il ne s'y refuse pas. Encore était-ce lui qui, un jour de chasse à Versailles, était venu à la mentionner par hasard; et Berthier, de cette même ville, ami d'enfance de cette dame, lequel, jusque-là, n'avait jamais daigné parler d'elle, encore moins de ses sollicitations, fut le lendemain son introducteur. « Mais, comment ne vous êtes-vous pas servi de nos connaissances communes de l'armée de Nice pour arriver jusqu'à moi, lui demandait l'Empereur? Il en est plusieurs qui sont des personnages, et en perpétuel rapport avec moi. — Hélas! Sire, répondit-elle, nous ne nous sommes plus connus dès qu'ils ont été grands, et que je suis devenue malheureuse. »

L'Empereur, entrant un jour avec moi dans les plus petits détails sur cette ancienne connaissance, me disait: « J'étais

» bien jeune alors , j'étais heureux et fier
 » de mon petit succès ; aussi cherchai-
 » je à le reconnaître par toutes les atten-
 » tions en mon pouvoir ; et vous allez
 » voir quel peut-être l'abus de l'autorité ,
 » à quoi peut tenir le sort des hommes ;
 » car je ne suis pas pire qu'un autre. La
 » promenant un jour au milieu de nos
 » positions , dans les environs du Col de
 » Tende , à titre de reconnaissance comme
 » chef de l'artillerie , il me vint subite-
 » ment à l'idée de lui donner le spectacle
 » d'une petite guerre , et j'ordonnai une
 » attaque d'avant - poste. Nous fûmes
 » vainqueurs , il est vrai ; mais évidem-
 » ment il ne pouvait y avoir de résultat ;
 » l'attaque était une pure fantaisie , et
 » pourtant quelques hommes y restèrent.
 » Aussi , plus tard , toutes les fois que le
 » souvenir m'en est revenu à l'esprit , je
 » me le suis fort reproché. »

Les événemens de Thermidor ayant amené un changement dans les comités de la Convention , *Aubry* , ancien capitaine d'artillerie , se trouva diriger celui de la guerre , et fit un nouveau tableau de l'armée ; il ne s'y oublia pas , il se fit général d'artillerie , et favorisa plusieurs de ses anciens camarades , au détriment

de la queue du corps , qu'il réforma. Napoléon qui avait à peine vingt-cinq ans , devint alors général d'infanterie , et fut désigné pour le service de la Vendée. Cette circonstance lui fit quitter l'armée d'Italie pour aller réclamer avec chaleur contre un pareil changement , qui ne lui convenait sous aucun rapport. Trouvant *Aubry* inflexible , et qui s'irritait de ses justes réclamations , il donna sa démission. On verra , dans la relation des campagnes d'Italie , comment il fut presque immédiatement employé , lors de l'échec de *Kellerman* , au comité des opérations militaires , où se préparaient le mouvement des armées et les plans de campagnes ; c'est là où vint le prendre le treize Vendémiaire.

Les réclamations auprès d'*Aubry* furent une véritable scène ; il insistait avec force , parce qu'il avait des faits par-devers lui ; *Aubry* s'obstinait avec aigreur , parce qu'il avait la puissance : celui-ci disait à Napoléon qu'il était trop jeune , et qu'il fallait laisser passer les anciens ; Napoléon répondait qu'on vieillissait vite sur le champ de bataille , et qu'il en arrivait : *Aubry* n'a-

avait jamais vu le feu ; les paroles furent très-vives.

Je disais à l'Empereur qu'au retour de mon émigration, j'avais occupé longtemps, dans la rue Saint-Florentin, le salon même dans lequel s'était passée cette scène : je l'y avais entendu raconter plus de mille fois ; et bien qu'elle fût rendue par des bouches ennemies, chacun n'en mettait pas moins un grand intérêt à en retracer les détails, et à se figurer la partie du salon, la feuille du parquet où avait dû s'exprimer tel geste et se prononcer telle parole.

On trouvera, dans la relation de la fameuse journée de Vendémiaire, si importante dans les destinées de la révolution et dans celles de Napoléon, qu'il balança quelque temps à se charger de la défense de la Convention*.

La nuit qui suivit cette journée, Napoléon se présenta au comité des Quarante, qui était en permanence aux Tuileries. Il avait besoin de tirer des mortiers et des munitions de Meudon ;

* Voyez tome II, chapitre du treize Vendémiaire.

la circonspection du président (*Cambacérés*) était telle que, malgré les dangers qui avaient signalé la journée, il n'en voulut jamais signer l'ordre ; mais seulement, et par accommodement, il invita à mettre ces objets à la disposition du général.

Pendant son commandement de Paris, qui suivit la journée du treize Vendémiaire, Napoléon eut à lutter surtout contre une grande disette, qui donna lieu à plusieurs scènes populaires. Un jour entre autres que la distribution avait manqué, et qu'il s'était formé des attroupemens nombreux à la porte des boulangers, Napoléon passait, avec une partie de son état-major, pour veiller à la tranquillité publique ; un gros de la populace, des femmes surtout, le pressent, demandant du pain à grands cris ; la foule s'augmente, les menaces s'accroissent, et la situation devient des plus critiques. Une femme monstrueusement grosse et grasse se fait particulièrement remarquer par ses gestes et par ses paroles : « Tout ce tas d'épauletiers, » crie-t-elle en apostrophant ce groupe d'officiers, se moquent de nous ; pourvu qu'ils mangent et qu'ils s'engraissent

» bien, il leur est fort égal que le pauvre
 » peuple meure de faim. » Napoléon l'inter-
 » pella : « La bonne, regarde-moi
 » bien, quel est le plus gras de nous
 » deux? » Or Napoléon était alors extrê-
 » mement maigre. « J'étais un vrai par-
 » chemin, disait-il. » Un rire universel
 désarme la populace, et l'état-major
 continue sa route.

On verra, dans les mémoires de la
 campagne d'Italie, comment Napoléon
 vint à connaître M^{me} de *Beauharnais* *,
 et comment se fit son mariage, si faus-
 sement dépeint dans les récits du temps.
 A peine l'eût-il connue, qu'il passait
 chez elle toutes les soirées : c'était la
 réunion la plus agréable de Paris. Lorsque
 la société courante se retirait, restaient
 alors d'ordinaire, M. de Montesquiou,
 le père du Grand-Chambellan; le duc
 de Nivernais, si connu par les grâces
 de son esprit; et quelques autres. On
 regardait si les portes étaient bien
 fermées, et l'on se disait : « Causons
 » de l'ancienne Cour, faisons un tour à
 » Versailles. »

Le dénuement du trésor et la rareté

* Voyez tome II, chapitre de Vendémiaire.

du numéraire étaient tels dans la ré-
 » publique, qu'au départ du général Bo-
 » naparte pour l'armée d'Italie, tous ses
 efforts et ceux du Directoire ne purent
 composer que deux mille louis qu'il em-
 porta dans sa voiture. C'est avec cela
 qu'il part pour aller conquérir l'Italie et
 marcher à l'empire du monde. Et voici
 un détail curieux : il doit exister un ordre
 du jour signé Berthier, où le général
 en chef, à son arrivée au quartier-géné-
 ral à Nice, fait distribuer aux généraux,
 pour les aider à entrer en campagne,
 la somme de quatre louis en espèces;
 et c'était une grande somme : depuis
 bien du temps personne ne connaissait
 plus le numéraire. Ce simple ordre du
 jour peint les circonstances du temps
 avec plus de force et de vérité que ne
 saurait le faire un gros volume.

Dès que Napoléon se montre à l'armée
 d'Italie, on voit tout aussitôt l'homme
 fait pour commander aux autres; il rem-
 plit dès cet instant la grande scène du
 monde; il occupe toute l'Europe : c'est
 un météore qui envahit le firmament.
 Il concentre dès-lors tous les regards,
 toutes les pensées; compose toutes les
 conversations. A compter de cet instant,

toutes les gazettes, tous les ouvrages, tous les monumens sont toujours lui. On rencontre son nom dans toutes les pages, à toutes les lignes, dans toutes les bouches, partout *.

Son apparition fut une véritable révolution dans les mœurs, les manières, la conduite, le langage. Decrès m'a souvent

* RÉCAPITULATION CHRONOLOGIQUE.

| | | |
|--|----------|-------|
| L'Empereur est né, le | 15 Août | 1769. |
| Entré à l'école de Brienne, le | | 1779. |
| Passé à celle de Paris, le | | 1785. |
| Lieutenant dans le 1 ^{er} régiment d'artillerie de la Fère, le | 1 Sept. | 1785. |
| Capitaine, le | 6 Fév. | 1792. |
| Chef de bataillon, le | 19 Oct. | 1795. |
| Général de Brigade, le | 6 Fév. | 1794. |
| Général de Division, le | 16 Oct. | 1795. |
| Général en chef de l'armée de l'Intérieur, le | 26 Oct. | 1795. |
| Général en chef de l'armée d'Italie, le | 25 Fév. | 1796. |
| Premier Consul, le | 15 Déc. | 1799. |
| Consul à vie, le | 2 Août | 1802. |
| Empereur, le | 18 Mai | 1804. |
| Couronné, le | 2 Déc. | 1804. |
| Première abdication à Fon- tainebleau, le | 11 Avril | 1814. |
| Reprend les rênes, le | 20 Mars | 1815. |
| 2 ^e abdication à l'Élisée, le | 21 Juin | 1815. |

répété que ce fut à Toulon qu'il apprit la nomination de Napoléon au commandement de l'armée d'Italie : il l'avait beaucoup connu à Paris, il se croyait en toute familiarité avec lui. « Aussi, » quand nous apprenons, disait-il, que » le nouveau général va traverser la ville, » je m'offre aussitôt à tous les camarades » pour les présenter, en me faisant va- » loir de mes liaisons. Je cours plein d'em- » pressement, de joie; le salon s'ouvre, » je vais m'élancer, quand l'attitude, le » regard, le son de voix, suffisent pour » m'arrêter : il n'y avait pourtant en lui » rien d'injurieux; mais c'en fut assez, à » partir de là, je n'ai jamais été tenté de » franchir la distance qui m'avait été » imposée. »

Un autre signe caractéristique du généralat de Napoléon, c'est l'habileté, l'énergie, la pureté de son administration; sa haine constante pour les dilapidations, le mépris absolu de ses propres intérêts. « Je revins de la campagne » d'Italie, nous disait-il un jour, n'ayant » pas trois cent mille francs en propre; » j'eusse pu facilement en rapporter dix » ou douze millions, ils eussent bien » été les miens; je n'ai jamais rendu de